



**ACADÉMIE
D'ORLÉANS-TOURS**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

Prix « Alain Malissard » 2026

**L'homme et la nature :
une conciliation impossible ?**

**Recueil des textes écrits
par les classes participantes**

Avant-propos

Naturam sequi

Dans toute son oeuvre, Sénèque nous invite à observer et à contempler la nature.

À son ami Lucilius, il affirme : « *Non desiderabis artifices : sequere naturam !* » (*Lettres à Lucilius*, 14, 90, 16) : « tu rejetteras les artifices, suis plutôt la nature ! »

Naturam sequi, suivre la nature. Pour Sénèque, suivre la nature, c'est se laisser emparer par elle du point de vue sensible mais aussi en faire son maître, du point de vue rationnel. Se mettre à l'école de la nature, donc, dans la mesure où elle est une image du dieu immanent stoïcien. Elle en constitue même un révélateur privilégié. La nature, donc, siège, témoin et révélateur du divin, doit être honorée, respectée, cultivée...

C'est dire toute l'importance que revêt la *natura* pour les Stoïciens.

À l'invitation de Sénèque, nous sommes heureux d'avoir proposé aux lycéens latinistes et hellénistes de l'académie d'Orléans-Tours de se mettre à l'école de la nature cette année. Nous, membres de l'association Guillaume Budé et inspecteurs de lettres de l'académie d'Orléans-Tours, sommes attachés à promouvoir l'héritage de l'Antiquité et restons fermement convaincus qu'on peut y trouver autant de *pharmaka* ou de *remedia* qui nous aident à mieux vivre, mieux nous connaître et mieux nous comprendre.

L'association Guillaume Budé remercie chaleureusement les inspecteurs de lettres de notre académie d'avoir organisé pour la deuxième année ce prix qui porte le nom d'Alain Malissard : il fut un promoteur infatigable des cultures de l'Antiquité et le président de la section orléanaise de l'Association Guillaume Budé. Que Madame Nadine Chaïb, Secrétaire Générale adjointe de la Préfecture du Loiret, qui a accepté de remettre le prix au nom de Madame la Préfète du Loiret, trouve ici l'expression de notre sincère gratitude pour son engagement en faveur des humanités.

Enfin, et surtout, nous vous remercions, chers lycéens, vous et vos professeurs, qui vous ont accompagnés dans les productions que vous avez composées. Avec eux, vous avez pu scruter, penser et peut-être mieux aimer la nature.

Nous avons tenu à éditer vos productions sous la forme d'un livret en les agrémentant de quelques illustrations, pour vous dire l'intérêt que nous avons éprouvé à vous lire. Nous vous remercions pour ce travail et adressons en particulier nos félicitations au groupe de latinistes et d'hellénistes du lycée Voltaire d'Orléans-La Source, lauréat de ce prix pour cette édition 2026. Nous avons été sensibles à la belle promenade dans le Jardin des dieux qu'ils nous ont proposée.

Nous espérons que vous aurez pris autant de plaisir et d'intérêt à composer ces productions, que nous à vous lire. Nous vous donnons rendez-vous l'année prochaine. En attendant, *naturam sequimini !*

Pierre-Alain Caltot

Membre du jury du Prix Alain Malissard

Vice-Président de l'Association Guillaume Budé – Section Orléanaise

Avertissement : les textes sont publiés tels qu'ils ont été reçus par le jury. Seule la mise en page a été modifiée, de manière à harmoniser le recueil.

Ils sont classés par numéro de département, et à l'intérieur d'un département, par ordre alphabétique des villes.

DÉPARTEMENT DE L'INDRE-ET-LOIRE

Le loup *versus* le berger

Un soir d'hiver glacial, alors que je suis installé confortablement dans mon fauteuil préféré au coin du feu, mes petits-enfants viennent se blottir autour de moi, me réclamant une histoire, comme tous les soirs :

— Dis Papy, tu peux nous raconter une histoire s'il te plait ? demande Ilya, l'ainée, du haut de ses sept ans. Sa dent perdue l'empêche de parler correctement et son petit zozotement me fait sourire. Ses compagnons, ses frères et sœurs et certains de ses cousins, acquiescent de toutes leurs forces, déjà impatients de l'histoire épique qui s'annonce.

— D'accord... Alors je commence par une question : à votre avis, quels sont les animaux les plus méchants ? je leur demande.

Tous les petits réfléchissent bruyamment, la concentration leur arrachant une moue boudeuse.

— Les hyènes ? Les ours ? Un orang-outan ? » répondent-ils, un air interrogateur sur le visage.

Je souris et leur dis :

— Bien tenté, mais ce n'est pas ça ! L'animal réputé le plus méchant et agressif est le loup. Mais je peux vous le dire, ils ne cherchent qu'à survivre dans la nature, sans se mêler aux humains.

— Vraiment !?! s'étonnent les enfants.

— Vous ne me croyez pas ? je rétorque. Très bien, je vais vous raconter ma rencontre avec un loup.

Tous les bambins se blottissent autour de mon fauteuil, dans l'attente de cette histoire. Je me renfonce dans les coussins moelleux et commence à conter.

— Quand j'étais jeune, surtout pendant la vingtaine, j'aidais les fermiers du coin avec leurs animaux. L'après-midi, j'emmenais les moutons dans les montagnes pour pâturer. Pendant le printemps, l'herbe était très verte, presque fluorescente sous le soleil. Il avait réchauffé une pierre, contre laquelle je me suis adossé, prêt pour quelques heures de surveillance de bêtes tranquilles. Cependant, petit à petit, la fatigue m'a emporté et je me suis endormi, bercé par les gazouillements des oiseaux dans le bois derrière

— Dis Papy, il arrive quand le loup ? tu avais dit qu'il y aurait un loup... râle Ethan, le benjamin.

Je lui réponds, le sermonnant à moitié :

— Sois un peu patient mon garçon, ça arrive. Je reprends, donc. Quand je me suis réveillé, j'ai vu le museau duveté d'un loup. Je me suis redressé en hâte, et j'ai saisi mon fusil. J'en ai braqué le canon sur ce corps aux poils hérissés de peur. Nous nous sommes toisés un moment, se défiant du regard. D'un mouvement agile du doigt, j'ai poussé un petit bouton et enlevé la sécurité dans un cliquetis. Le loup sursauta et esquissa un mouvement de recul. Voyant mes mains crispées sur la crosse de mon fusil, l'animal, mû par une force inconnue, ouvrit sa gueule et cria un grand :

— NON ! Ne tirez pas !

Je me suis figé, surpris, interdit. Et je lui répondis en lui demandant :

— Pourquoi ne le ferais-je pas ?

— Attends Papy, arrête-toi ! Le loup a vraiment parlé ? Ce n'était pas ton imagination ? me demande Ilya.

— Tu ne me crois pas ? Laisse-moi te raconter la suite de l'histoire... Je n'en croyais pas mes oreilles, alors, pour être sûr de ce que j'ai entendu, je lui ai demandé : « Pourquoi je ne tirerais pas ? Pour épargner un monstre sanguinaire ? » Le loup m'a rétorqué qu'il n'était pas un monstre et surtout pas sanguinaire. J'en doutais sérieusement. Pour appuyer son idée, l'animal commence à débâter sur nos différences et nos ressemblances : « Contrairement à ce que vous, Humains, pensez notre peuple n'est pas dangereux pour vous, nous cherchons juste à survivre dans la nature, sans empiéter sur le territoire des autres, à part pour nous nourrir.

— Qu'est-ce que tu lui as répondu ? me demande Ethan.

Je lui souris tristement et lui dis :

— Je lui ai répondu quelque chose que je regrette beaucoup aujourd'hui. Je lui ai dit que les loups n'étaient que des animaux sanguinaires et incapables de réfréner leur faim, qu'ils mangent les moutons par dizaines. Nous, au moins, nous savons contrôler notre faim ! L'animal a rétorqué que nous sommes plus semblables que je ne le pensais. Il expliqua son raisonnement : « D'abord, nous sommes tous les deux des mammifères, et donc des animaux. Oui, vous aussi ! De plus, les louves ont un instinct maternel très développé, comme le montre le mythe de Remus et Romulus avec la louve, « *lupa* » en latin. Si vous ne connaissez pas cette histoire, laissez-moi vous la raconter. Dans un lointain passé, Romulus et Remus sont nés de l'union de la vestale Rhéa Silvia et du dieu de la guerre Mars. Pour éviter d'être renversé, le roi Numitor, père de la vestale et grand-père des jumeaux, les fait abandonner dans un panier dérivant aux grés des flots du Tibre. Malheureusement pour lui, les enfants survécurent et s'échouèrent sur la rive le long du mont Palatin. Attirée par les pleurs des deux petits garçons, une louve les trouva, les nourrit pendant plusieurs jours avec son propre lait et les protégea jusqu'à l'arrivée du berger Faustulus, quelques jours plus tard. Ce dernier les adopta et les éleva. Devenus adultes, les deux frères retournèrent à l'endroit de leur abandon et y fondèrent la ville de Rome que nous connaissons tous...

— J'ai une question, annonce Talia, la grande sœur d'Ethan. Est-ce que le loup racontait bien les histoires ? Même mieux que toi ?

— Oh que oui, heureusement d'ailleurs. C'est ce talent de conteur qui l'a sauvé. Pendant sa longue tirade, j'ai baissé ma garde et me suis détendu. Je me suis même surpris en pointant le canon de mon fusil vers la terre plutôt que vers cet animal parlant. Seulement, dès qu'il se tut, mes préjugés sur les loups me sont revenus aussi sec dans la tête. Je l'ai attaqué, pas physiquement, mais du moins verbalement. Je peux vous réciter ce que je lui ai dit, je le connais par cœur : « Nous nous ressemblons peut-être sur le plan biologique, mais je sais comment sont décrits les loups chez moi. Vous êtes des monstres rusés et impitoyables, au point de dévorer des petites filles, comme dans le « Petit Chaperon Rouge » ou encore dans les histoires de loups-garous, ces monstres qui ne se transforment qu'à la lumière de la pleine lune. Nous, les Humains, nous ne sommes qu'un peuple qui veut évoluer sans déranger les autres espèces.

— Le loup, il a répondu quoi ? demande Ilya.

Je reprends avec bienveillance :

— On dit « qu'est-ce que le loup a répondu ? ». Tu devrais revoir un peu ton cours de français... Mais bref, je m'écarte du sujet. Revenons-en à nos moutons. Le loup a rétorqué que, de son point de vue, les Humains sont très différents. Il m'a expliqué que tous les animaux, y compris ceux qui sont domestiqués – apparemment tous parlent mais les Humains ne sont tout simplement pas capables de les entendre, ce loup et moi devons être une exception... –, tous les animaux pensent que nous sommes les destructeurs de la nature, ce qui est vrai quand on y pense. Pour construire toutes ces villes, il a fallu déboiser, arracher toutes les plantes, brûler celles qu'on ne pouvait pas déraciner, ou utiliser des produits chimiques et des pesticides pour les ronger à petit feu. Cet animal avait raison, les Humains ne sont pas inoffensifs pour la nature, contrairement à ce que nous pensons. Pour nos dirigeants, la fin justifie les moyens, mais il faut quand même se

raisonner et ne pas tout détruire autour de nous car, sinon, il n'y aura plus rien sur quoi construire. Cette remarque du loup m'a beaucoup fait réfléchir, aujourd'hui encore, sur la vision que nous avons des autres et de la nature. Puis j'ai pensé et me suis rendu compte que de nos jours, les enfants ne pensaient pas que le loup soit méchant. La preuve ? Vous ne me l'avez même pas cité tout à l'heure, quand je vous l'ai demandé. Maintenant, dans les histoires pour enfants, la réputation des loups a été réhabilitée et ils sont soit accusés à tort et pardonnés, soit les héros des contes, et ils sont obligatoirement gentils – on ne voit jamais d'histoire dans laquelle le héros est un méchant, je vous mets au défi d'en trouver une !

Ethan m'interrompt en me demandant :

— Comment ta rencontre avec le loup s'est terminée, Papy ? Ça s'est bien fini au moins ?
Je lui réponds en souriant :

— Oui, ça s'est bien terminé. Je l'ai simplement laissé partir en lui faisant promettre de ne plus venir manger mon troupeau de moutons.

— NOOOON ! crièrent en cœur tous les enfants, déçus. Il aurait pu rester avec nous et vivre dans notre maison. On aurait été amis ! s'exclame une petite voix, méconnaissable dans le brouhaha.

— Les loups et les Humains ne sont pas faits pour vivre ensemble. Chacun doit rester sur son propre territoire et laisser l'autre en paix. Après tout, c'est comme ça que nous avons vécu jusqu'ici. Alors pourquoi changer ce système qui fonctionne maintenant ?

La fable de Simon et du Dauphin

Simon, pêcheur fameux des bords de Latera,
Se plaignait chaque jour : « La mer ne donne pas ! »
Plus de thons, plus de bars, plus même un pauvre anchois,
La canne était trempée, mais le panier à jeun.

« Jadis, se dit Simon, les flots étaient humains,
Même les dauphins venaient secourir les marins.
Arion fut sauvé par l'un de ces dauphins,
Jeté par des pirates, sauvé par sa chanson.
Et Dionysos lui-même, capturé par des hommes,
Les métamorphosa en marines formes,
Car les dieux, par nos voix, protègent les repentis,
Et punissent toujours ceux qui pillent sans merci.
Aujourd'hui, moi vivant, ils me tournent le dos ! »

À ces mots surgit l'un d'eux, au sourire narquois :
« Peut-être, cher ami, que le problème, c'est toi.
Dans l'Antiquité, nous guidions les bateaux,
Nous étions les messagers du monde marin et beau.
On nous peignait en fresques, en mosaïques romaines,
Aujourd'hui, vous nous peignez surtout... sur vos chaînes. »

Simon, un peu piqué, répondit sans détour :
« Mais moi je veux manger, pas détruire chaque jour. »
Le Dauphin répliqua :
« Alors prends, mais partage.
La mer n'est pas un coffre, c'est un héritage.
Qui pille aujourd'hui pleurera demain,
Car la nature fuit les mains sans frein. »

Simon baissa la tête, jeta filet plus court,
Et vit revenir les poissons dès le jour.

La Biche et le Chasseur

BICHE : Tu me fais peur, Humain. Que fais-tu ? Que tiens-tu dans tes mains ?

CHASSEUR : C'est une arme !

BICHE : Pourquoi me pointes-tu une arme dessus ?

CHASSEUR : Pour te tuer, Biche...

BICHE : Qu'ai-je fais de mal pour que tu veuilles m'ôter la vie ?

CHASSEUR : C'est un fait que certains te chassent uniquement par pur plaisir et goût des trophées. En revanche, je suis chasseur, c'est mon droit et mon devoir. La chasse est essentielle pour nous nourrir.

BICHE : Vous nourrir ? Alors que nous ne pouvons, nous-même, plus nous alimenter, ni nous reposer. Nous sommes quotidiennement sur nos gardes. Vous, n'avez-vous pas honte ?

CHASSEUR : Non, puisque je régule la forêt pour préserver l'équilibre de la nature. Nous avons mis en place des restrictions pour éviter une chasse permanente et votre extinction définitive.

BICHE : Aaah... Préserver l'équilibre de la nature ? Alors que des millions d'animaux sont abattus annuellement en France pendant la saison de la chasse ! Nous sommes fatigués !

CHASSEUR : Il le faut bien, vous envahissez nos routes, nos villes et détruisez nos cultures ! C'est à cause de vous que 40 000 collisions ont lieu chaque année en France !

BICHE : Monsieur, vous nous chassez de notre habitat, de nos forêts ! Il est bien évident que nous entravons votre chemin, mais alors où allons-nous ? Sur les tables de vos repas de chasse ? Dans vos marmites ?

CHASSEUR : Je ne fais que suivre mon travail et nos traditions qui durent depuis des générations.

BICHE : Tu veux que nous parlions de traditions ? Très bien parlons traditions ! Remontons dans l'Antiquité avec le mythe d'Actéon. Et si Diane, comme lui, te métamorphosait en cerf, et que moi je te pourchassais avec tes propres chiens et tes « armes » ? Et si ton chien t'attaquait le dos, que le deuxième te mordait et que le troisième t'atteignait à l'épaule. Aurais-tu peur pour ta vie ? Comment réagirais-tu, couvert du sang de tes propres blessures, hanté par l'aboïement de tes propres chiens, tremblant sur des pattes qui ne sont plus les tiennes ?

CHASSEUR : Mais ce n'est qu'un mythe ! Et je ne suis pas le seul à te chasser... Renards, loups le font aussi ! Et tu ne te sens menacé que par moi ? Il est vrai que certains usent d'une violence inhumaine... Mais nous ne sommes pas tous comme ça !

BICHE : C'est une défense un peu facile. Vous vous cachez derrière cette excuse. Je vois bien que nous ne serons jamais en conciliation et que nous n'aurons jamais les mêmes valeurs.

CHASSEUR : Voilà bien la seule chose sur laquelle nous sommes d'accord. Biche, je ne te tuerais pas aujourd'hui.

BICHE : Mais tu le feras demain.

En 2800, arriva une ère sombre de catastrophes et de dégradations perpétuelles où les valeurs avaient moins de valeur que les vices et les défauts, une ère où seulement subsistait la lumière des remords et des regrets d'un passé révolu, seulement les souvenirs d'une période d'abondance, de climat favorable, d'égalité et de sécurité. Alors, commença le récit, les enfants écoutaient.

C'était en 2026, pendant l'hiver, un jour singulier, il neigeait. Et en ce jour singulier survint un événement singulier : l'humanité s'était tue. Personne ne comprit pourquoi tout le monde restait silencieux. En vérité on ne cherchait pas à le savoir, chacun écoutait simplement.

Alors que le soir s'était paré de velours sombre, on se rendit compte que la nature parlait encore, elle embrassait leur silence, l'étreignant du chant de quelques oiseaux du soir, pépiançant fièrement au-dessus des Hommes. Les hommes, réfléchissaient, observaient et essayaient de comprendre sans parler, sans faire de bruit. Les femmes qui veillaient pour écouter, sortirent pieds nus dans la poussiéreuse et écoutèrent. L'humanité entière, *Χρύσεον γένος*¹, soulignait par son silence la valeur de la voix des petits êtres de la nature. Tous observaient la Lune dont les rayons ondulaient dans le ciel comme s'il était un lac reflétant la Terre sur laquelle coulait alors un fleuve de sérénité. Elle chantait, ses rayons ondulaient et la nature revêtait sa grâce. La nature avait à son tour transmis ce don à ceux et celles qui avaient choisi de prendre le temps et de renoncer à leur place au premier rang que l'Homme s'était arbitrairement approprié, eux qui pouvaient concevoir qu'être humain n'est pas un titre de noblesse, celles et ceux qui pouvaient accepter que l'être humain ne soit pas indispensable.

Ces Hommes du XXI^e siècle avaient vécu dans l'abondance, dont les signes n'avaient pas évolué depuis l'Antiquité.

Ils vivaient dans l'opulence, marquée par une profusion de boisson et de nourriture illimitées, des vins raffinés et des ressources animales et végétales dont toutes les saveurs étaient exploitées. Ainsi, *ipsaque tellus omnia liberius nullo poscente ferebat*² : la nature produisait miraculeusement en grande quantité toutes sortes de fruits juteux de toutes les couleurs éclatantes, de plantes exotiques aux formes particulières. Les animaux n'étaient pas exploités pour leur chair ou leurs fourrures et les plaines n'étaient pas dévastées pour la culture. Chaque ressource possédait une texture et un goût différents que l'homme pouvait décliner sous diverses formes, proposant ainsi des produits d'exception à tous les habitants de la Terre sans distinction de richesse.

Les prairies étaient tachées de mille couleurs odorantes qui envoûtaient les abeilles ; leur bourdonnement apaisant était porté par le vent qui sème la liberté, ce qui donnait aux miels des saveurs singulières.

Les Hommes avaient accès à toutes les connaissances, que ce soit à l'échelle de la planète ou individuelle, ce qui permettait de partager toutes les cultures de chaque pays.

L'égalité des Hommes et l'abondance de toutes ces richesses permettaient d'éviter les conflits entre les nations, engendrant la paix et la stabilité de la planète.

Les énergies, comme l'électricité, l'eau ou le feu, étaient disponibles instantanément pour chacun, via des mécanismes que les Hommes avaient mis en place.

Libérés de la charge du travail, chacun disposait de temps en abondance : on pouvait apprendre, aimer et vivre comme on l'entendait. Chacun pouvait alors s'épanouir dans un art qu'il maîtrisait parfaitement.

L'humanité vivait dans un monde calme, sans embûche, où le climat n'était pas là pour la menacer. On se réveillait en sachant que le ciel allait offrir une journée apaisante, sans risque de violence. Ainsi *ut neque largis aquosus Eurus arua radat imbribus, pinguis nec siccis urantur semina glaebis, utrumque rege temperante caelitum*³.

Les saisons, plus tard imprévisibles, étaient alors des forces rassurantes. Le printemps ramenait la vie avec délicatesse, l'été réchauffait d'une chaleur agréable, l'automne enveloppait le monde d'une lumière douce et l'hiver n'ennuyait alors personne.

Dans ce climat stable, les gens se sentaient plus libres, ils avaient le temps de profiter car aucune intempérie ou sécheresse ne pouvaient gâcher leur journée. Les catastrophes n'étant pas présentes dans leur vie, les enfants allaient jouer dehors sans crainte, les adultes, eux, partaient profiter du repos et les anciens s'amusaient à raconter comment le monde allait. La Terre était une présence bienveillante, avec qui les Hommes vivaient.

Puisqu'il n'avait pas à assouvir ses besoins, l'Humain débordait de temps, alors il développa la technologie. Celle-ci prit une grande place dans la vie des Hommes et permit de développer le « second cerveau de l'Humain ». Via ce que nous appelons le « smartphone », chaque individu avait la possibilité d'y accéder et d'en bénéficier. Il favorisait la communication et l'échange entre chaque personne du monde sans se soucier du lieu d'origine de chacun, sans se soucier de ses différences. Ces réseaux ouvraient les Humains à divers horizons qu'ils n'auraient jamais découvert sans ceux-ci, ils offraient la possibilité à tous de profiter de la beauté de paysages normalement inaccessibles.

Afin de s'exprimer, de se libérer de ses sentiments et pensées, l'Humain utilisa l'art. Les arts devinrent omniprésents. Ils étaient partout, envahissant la vie de l'Humain sans même que quiconque ne s'en rende compte. Que ce soit par l'écrit ou la voix, l'art était le moyen de s'exprimer le plus courant. *Tum variae venere artes*⁴.

Détaché de toute forme de possession. Les femmes et les hommes vivaient sans complication et sans domination. Ils se respectaient l'un et l'autre, ils ne profitaient pas les uns des autres. L'homme n'avait aucune emprise sur la femme, elle pouvait donc vivre librement et sans crainte. À ce moment-là, les humains goûtaient la paix et la prospérité, *ὥστε θεοὶ δ' ἔζωον* !⁵

Ces humains du XXI^e siècle furent les premiers à vivre dans un monde sans prédateurs. Non pas parce que la nature avait changé, mais parce qu'eux-mêmes avaient décidé de ne plus en être. Dans les villes, chacun pouvait se déplacer librement, à toute heure. Les femmes ne planifiaient pas leurs trajets en fonction de la peur. Elles marchaient la nuit comme le jour, sans stratégie pour éviter les hommes, sans méfiance. Le respect n'était pas un idéal à atteindre, mais une base commune, intégrée dès l'enfance. Les relations humaines reposaient sur le consentement, l'écoute et la reconnaissance de l'autre comme un égal.

Cette transformation s'étendait au-delà des humains. Les forêts du XXI^e siècle n'étaient pas des terrains de chasse, mais des refuges. Les animaux n'y vivaient pas traqués. Ils se déplaçaient, se reproduisaient et mouraient selon la nature et non selon les armes ou les pièges des hommes. Les hommes avaient appris à cohabiter avec eux sans les chasser, ils utilisaient juste les ressources mises à disposition. Les océans, les plaines, les montagnes suivaient la même logique : l'humanité avait appris à cohabiter plutôt qu'à conquérir. La technologie n'aidait pas à chasser et dominer mais elle aidait les hommes à limiter leur empreinte et à réparer ce qu'ils avaient abîmé auparavant ainsi *Poena metusque aberant*⁶.

Les enfants fermèrent les yeux, et essayèrent de retrouver le silence raconté dans cette histoire.

Notes

1. Hésiode, *Les Travaux et les Jours*.
2. Virgile, *Les Géorgiques*
3. Horace, *Épodes*
4. Virgile *Les Géorgiques*
5. Hésiode, *Les Travaux et les Jours*
6. Ovide, *Les Métamorphoses*

Texte écrit par :

BOISSERIE Emma, CARRUSCA Léa, CHEBRET Marine, CIFFRAN Estrella, CLOAREC Lou-Anne, GABILLY Grâce, HAOUAS-DAVID Shaima, JOUAN Erika, LAPOUGEAS Junie, LARUAZ Esther, LEGRAND Elisa, LINDOR Manon, ONESTA Alicia, SOUAT Emma, VUAILLAT Romane.

L'Homme et la nature, une conciliation impossible ? CONFÉRENCE DES NATIONS 2026 : PRÉSENTATION DES RENCONTRES ET DÉBATS

De mémoire d'homme, nous avons toujours entretenu un rapport étroit avec la nature, rapport originellement nécessaire et de dépendance, mais dont nous avons su se détacher peu à peu pour chercher aussi à inverser cette domination qu'il a tant subie. La conciliation entre l'homme et la nature semble devenir de plus en plus complexe, voire impossible vis-à-vis d'une dépendance toujours plus axée vers de nouvelles technologies. C'est à se demander si l'homme est maintenant condamné à détruire la nature pour se développer et répondre à de nouveaux besoins ; ou bien, si l'on peut envisager une relation plus harmonieuse, plus respectueuse. Bien que les choix et les valeurs humaines aient évolué à contresens d'une entente instinctive avec la nature, est-ce que cette relation d'antan si solide peut encore être renouée ? Aujourd'hui, l'homme transforme la nature pour satisfaire ses besoins et ses désirs, grâce à la technique nouvellement acquise, il peut exploiter les ressources naturelles, modifier les espaces et les industrialiser.

Cette exploitation est légitimée par certains philosophes comme Descartes, car selon lui l'homme doit se rendre « maître et possesseur » de la nature. Mais c'est aussi par cette logique, entre autres, que l'homme est conduit à la déforestation, la pollution, l'épuisement des ressources. Si la relation ne semble aller qu'en un sens avantageux, elle est en fait conflictuelle : la nature obéit à des lois que l'on ne peut contrôler, et mène souvent à des catastrophes, aggravées par les activités humaines. Ainsi, elle parvient à se retourner contre l'homme, bien qu'il tente de la dominer.

Le conflit ne reste pourtant pas inévitable si l'homme connaît sa dépendance, puisqu'il fait partie de la nature et dépend d'elle pour survivre. Contrairement à ce que Descartes aurait pu dire, une vision dominatrice, d'autres penseurs – on peut citer Rousseau – soulignent que l'homme est naturellement lié à la nature et qu'il s'en éloigne par une civilisation excessive. À condition de limiter les excès du progrès technique, l'idée d'une conciliation à nouveau possible se présente, car on sait qu'il y avait une harmonie originelle. Et de nos jours, des pratiques comme le développement durable ou la protection de la biodiversité montrent que l'homme peut chercher à préserver la nature tout en vivant auprès d'elle, avec elle. Mais une conciliation reste fragile et exige avant tout une profonde remise en question. Elle ne peut être spontanée ou considérée comme acquise car elle présuppose une transformation des mentalités.

Nous invitons les participants, représentants des acteurs publics au sein de notre Conférence des nations, à se rapprocher du rapporteur du groupe de travail auxquels ils participent, et à en écouter le propos inaugural.

TABLE-RONDE AUTOUR DES FORÊTS

Depuis l'Antiquité, les forêts accompagnent l'humanité comme des piliers silencieux de sa survie, de sa culture et de son imaginaire : vénérées par les Celtes comme lieux sacrés, protégées par les Romains qui reconnaissent déjà leur rôle dans l'équilibre des territoires, elles inspiraient aussi les philosophes grecs qui voyaient dans la nature un reflet de l'harmonie du monde. Aujourd'hui, cette relation millénaire se prolonge sous une lumière nouvelle, éclaircie par la science : les forêts abritent une grande partie de la biodiversité terrestre, puits de quantités pharaoniques de matière organique et, tout en soutenant les moyens de subsistance de millions de consommateurs à travers le monde.

Des voix contemporaines telles que celles du GIEC (Groupe international des experts sur le climat), ou des défenseurs des peuples autochtones, rappellent que protéger les forêts c'est préserver à la fois notre passé collectif et notre avenir commun. À la croisée de l'histoire, de la culture et de l'innovation, notre « poumon vert » est ainsi un symbole puissant de continuité entre les civilisations anciennes et les sociétés modernes, appelant à une responsabilité partagée pour sa sauvegarde. Qu'allons-nous faire de nos forêts ?

TABLE-RONDE AUTOUR DE L'EAU

Elle coule dans nos veines, de nos yeux et du ciel. Elle nous entoure, est partout, n'a ni commencement ni fin. L'eau nous habite et nous habitons l'eau, elle nous est autant vitale que mortelle.

L'eau est menacée et pousse à de grands questionnements, qui nous hantent depuis l'Antiquité. C'est une ressource essentielle mais fragile, et nous nous devons de la protéger.

« La Terre est bleue comme une orange », nous dit Paul Éluard, et nous pourrions probablement prendre son vers comme une prédiction à lire littéralement, si l'homme ne change pas son comportement. Vous aimez, nous en sommes convaincus, les vagues de Bretagne, l'écume de la Méditerranée et les plages du Nord. Mais les « rivières pourpres » de Silus Italicus (*Guerre punique*), *le sang, la boue et la guerre* envahiront bientôt nos terres. Les eaux sont polluées, les déchets affluent de partout et salissent la transparence des eaux. Auparavant, dans la belle Antiquité, les hommes n'avaient pas à se contraindre, à se limiter, car l'harmonie régnait entre l'humanité et l'eau, et ce rapport apaisé était le fruit d'un cercle vertueux. Le retour en arrière est impossible, mais le progrès reste à espérer. Et il ne tient qu'à nous d'offrir à l'humanité cet espoir.

Comment y parvenir ?

TABLE-RONDE : LE TRAVAIL DE L'HOMME ET SES EFFETS

La nature existait avant l'homme, l'homme est apparu dans la nature, cependant l'homme s'est retrouvé lié à la nature par les religions et les civilisations. Déméter, Cérès, la Genèse, ont toutes attribué la nature et son travail à l'homme. Les civilisations apparues avec ces religions s'en sont servi dans un premier temps comme pilier. Mais la nonchalance des hommes a restreint ses fruits : ce n'est pas par vieillesse ou épuisement que la Terre restreint sa production mais parce que les hommes ont oublié la nourriture même de la Nature, la Nature elle-même. Cependant, cela ne lui porte pas forcément préjudice, comme le disait Pascal, « la nature agit par progrès, *itur et redditur*, elle passe et revient », ainsi l'année de jachère est nécessaire pour qu'un champ porte ses fruits. Cependant, comme savoir si le travail de l'homme est bénéfique ? Ou s'il porte préjudice à la Nature ?

UN DÉBAT ESSENTIEL : LUXE ET FRUGALITÉ

« Comme l'esprit se perd dans le luxe, il se forme dans la frugalité. » disait le chevalier de Méré. S'exprime ainsi notre nécessité quant à la justification du clivage formé entre vices excessifs et simple frugalité, de l'éloignement qu'ont subi villes et campagnes par l'opposition des considérations des plaisirs.

On repère premièrement une différence fondamentale qui s'applique dès l'Antiquité sur nos moyens de subsister par de simples plaisirs ou non. Par des principes bucoliques et primaires, Épicure aura déjà prouvé l'approche frugale que la campagne offrait, par des habitudes simples ; un verre de vin lui suffisait, ce qui va à l'encontre du luxe, s'affirmant peu à peu aux considérations des villes.

Pourtant, le luxe n'est pas par nature, lorsque Rome naquit, une modeste cabane abritait Quirinus et la simple algue du fleuve suffisait à lui fournir une couche étroite. Ce n'est alors que par le biais des volontés que les champs fertiles des paysans ont cédé leur place aux nouvelles masses d'argenterie et pierres précieuses qui ont su ravir les neuves exigences hédonistes. La campagne épargne alors aux épicuriens la chute lente qu'entraîne le luxe.

Et plus on possède, plus on exige ; plus on gagne et plus on dépense pour regagner ce que l'on perd. La ville qui aura précipité cette folle course aux richesses et aux principes hédonistes, a pourtant desservi l'esprit de l'homme par nature. Tandis que la fraîcheur d'un pré illuminé par les étoiles a protégé le berceau d'Aetius, la soif de richesses qui ne cessent de gonfler aura accablé le comportement des bourgeois excessifs.

Comment vivre aujourd'hui, sur quel(s) modèle(s), en suivant quelle(s) mode(s) ?

UN ENJEU MAJEUR : OÙ FAUT-IL VIVRE ? VILLE ET CAMPAGNE

« La ville a une figure, la campagne a une âme » : ce sont les mots de Jacques de Lacretelle, un homme marqué profondément par l'étendue du tissu urbain aux dépens des campagnes, à présent désertifiées, du moins concernant la résidence principale. Avec seulement 8,21 % de la population en 1968, les espaces ruraux reviennent pourtant sur la place publique, qui les observe à présent d'une autre manière, la crise du Covid-19 ayant modifié notre rapport à l'habitat, avec une

possible inversion de l'exode connu dans les années 50. La question se pose donc : qui de la ville ou de la campagne offre le cadre de vie idéal ? Question qui taraude, et ce depuis des siècles. Déjà à l'époque de Sénèque (mort en 65 après J.-C.), cette affaire était âprement discutée : *urbs* et *rus* s'éloigneraient foncièrement l'une de l'autre, la campagne étant le *locus amoenus* par excellence, tandis que la ville est un tintamarre qui empêche le discernement du philosophe en l'étourdissant, en l'ahurissant. Pourtant, en littérature, comme dans la vie réelle, les villes s'engagent dans notre imaginaire commun comme des lieux de possibilité et d'espoir, aux opportunités multiples : elles sont faites de « désirs et de peurs, même si le fil de leur discours est secret, leurs règles absurdes, leurs perspectives trompeuses ; et toute chose en cache une autre » (*Les villes invisibles*, Italo Calvino, Points Seuil, 1996) : des espaces mystiques évoquant un séduisant mystère que les aventureux poursuivront. La vraie question est donc de savoir si l'on préfère mener une « vivre al pais », calme, tranquille, et retour aux sources de la nature, ou plutôt une existence en perpétuel mouvement, palpitante, mais aux risques de nombreux périls.

Comment aider et accompagner les individus et les familles dans ce choix, et avec quelles conséquences ?

NÉCESSITÉ DE DIALOGUER AVEC LA NATURE

Certes, Descartes a défini l'homme comme « maître et possesseur » de la nature ; nous y revenons toujours. Mais ne ferions-nous pas mieux de nous mettre à son écoute ? Et les liens entre l'homme et la nature ne seraient-ils pas plus fluides et plus harmonieux si, au lieu d'adopter un point de vue surplombant, nous savions parfois nous mettre à sa hauteur ?

Sachons écouter le cours des rivières ; sachons observer le fronton des montagnes où reculent les glaciers !

Ainsi, dans une époque où les inondations des villes et des maisons se multiplient, nous ferions sans doute mieux d'utiliser notre raison, et de choisir avec soin nos espaces d'implantation et de rénovation. Vitruve, dans son antique ouvrage *De l'architecture* (I, 4), recommande de bâtir sur un terrain sain et élevé, loin des marécages. L'homme doit s'adapter au cours des fleuves, et non l'inverse. Toutes les inondations récentes nous le répètent.

Prenons l'exemple de l'Attique : un climat tempéré, des montagnes, des terres cultivées, des fleurs qui embaument au printemps : c'est cet ensemble de richesses que valorise Xénophon dans *Sur les revenus*. Son ouvrage montre que c'est en écoutant la terre qu'on en tire le plus profit.

La nature n'a-t-elle donc rien à nous dire ? Est-ce nous qui ne savons pas l'écouter ? Qui peut s'en faire l'interprète ? Les paysans ? Les scientifiques ? Les artistes ?

Nous espérons que cette Conférence des Nations permettra de trouver des réponses concrètes et pragmatiques aux grands enjeux de notre temps.

Texte écrit par :

BONNISSEAU Ariane, BRUN Amaury, CHALRET DU RIEU Maïa, CHAUMARTIN—FERT Jeanne, CITERNESCHI Charlotte, DE GERMAY DE CIRFONTAINE Victoire, DE POULPIQUET DE BRESCANVEL Hermine, DU PEYROUX Zoé, FROUX Syméon, GENUITE Léonor, MERIGUET Augustin, MEZAN DE MALARTIC Guilhem, PAQUET Clotilde, PHILIPPON Aubin, POUCHELLE Hugues, ROUILLAC Gabriel, ROUSSEAU Matthieu, SARKISSIAN Erika, VINCENT Augustin.

DÉPARTEMENT DU LOIRET

Pendant longtemps, une idée collective s'est installée : l'Homme ne fait pas partie de la nature. Cette théorie existait déjà à l'époque antique notamment émise par Aristote, qui faisait une nuance entre la nature à l'état dit « brut » et les créations dites « artificielles » créées de la main de l'Homme qui n'évoluent pas, a contrario des éléments issus initialement de la nature « *Un lit, un manteau, dans la mesure où ils sont produits par l'art, n'ont aucune tendance innée au changement* » (*La Physique* d'Aristote). Il ne réfutait pas l'intégration de l'Homme à la nature, mais donnait quand même à réfléchir à cette notion. La définition même de la nature est complexe, il n'y a pas de consensus sur la définition au sens littéral de la nature (φύσις en grec) qui est un mot polysémique. Il se rapporte aussi bien au vivant, ce qui est en général, à l'état brut, qu'à la puissance créatrice dont il découle mais également à la même force de l'esprit humain. Un autre mot est important pour pouvoir nuancer ce concept : *artificiel*, provenant de *ars* en latin - équivalent de τέχνη en grec - qui signifie ar ; profession ; métier ainsi que sciences, et connaissances, par extension ce mot concerne les choses créées de la main et de l'esprit humain. Est-ce que cette opposition radicale n'est finalement qu'artifice, illusion de l'esprit humain car ce que l'on produit est tiré de notre esprit et sa créativité, eux-même provenant de la nature ?

Au final, la distinction entre l'Homme et la nature est-elle artificielle ? Pour commencer, nous interrogerons cette opposition, puis nous essayerons d'en retrouver les causes avant de remettre en perspective l'échelle démesurée des actions humaines.

Tout d'abord, d'un point de vue purement sémantique, les noms « nature » et « art », ne sont pas aussi opposés qu'on le pense. En effet, la multiplicité des sens de « nature » rend toute distinction avec l'artificiel confuse. Car le mot nature ne possède pas réellement de signification définie et précise. C'est un mot polysémique qui peut être interprété de bien des manières en fonction du contexte dans lequel il est employé. Il peut tout aussi bien signifier le fait de naître, la naissance, que l'état initial d'une chose ou le caractère naturel d'une personne. Tout comme le mot nature, le mot art possède aussi des sens divers renvoyant souvent au savoir-faire, au talent ou à la technique de l'Homme. Il n'y a pas de sens précis donné ni à la nature ni à l'art. En vérité, leurs définitions se recoupent en la notion de création, en elle-même pour la nature et spécifiquement humaine pour l'art. D'ailleurs, la nature se réfère également à la nature humaine. Les polysémies de nature et art empêchent donc toute comparaison entre ces deux mots ; d'autant quand le talent humain attire à la nature. On peut donc parvenir à la conclusion que l'art n'est finalement qu'une déclinaison de la nature.

Ensuite, pouvons-nous réellement parler d'une distinction entre l'Homme et la nature, alors que l'être humain est à l'origine de certaines créations ou mécanismes que l'on qualifie de naturels ? Par exemple, les jardins, bien qu'ils aient été créés, imaginés et conçus par l'Homme sont des lieux que nous qualifions de naturels. C'est à juste titre que nous le faisons car comment pourrions-nous donner d'autres adjectifs à des endroits composés de végétaux et leurs écosystèmes, symboles par excellence de la nature. Dans un exemple plus actuel, l'Homme a acquis la maîtrise de la vie notamment avec la fécondation *in vitro*. Grâce à sa technique, l'Homme peut forcer ou provoquer un des phénomènes naturels les plus fondamentaux, la vie. Il est évident que sans le maintien du processus de création naturelle, un tel prodige resterait hors de la portée humaine car l'artificiel mime et se double au naturel. La même logique s'applique aux matières synthétiques, c'est-à-dire créées en laboratoire. L'Homme reproduit à l'identique ce qui est déjà présent dans la nature, et en bref, accélère le processus naturel. En vérité, l'Homme, plus qu'un être copiant la nature, en est issu.

De la même manière, l'être humain est un animal, comme tant d'autres, du point de vue biologique et évolutif. En effet, ce dernier s'inscrit dans la famille des grands singes dits

« primates » : il partage donc de nombreuses similarités avec d'autres espèces à l'instar de l'orang-outan, du chimpanzé ou encore du gorille qui font partie intégrante de la nature. Bien qu'il soit vrai que l'Homme possède des capacités et aptitudes intellectuelles qui le séparent de ces autres espèces du vivant, nous ne pouvons nier les similarités qui nous unissent : le coccyx, les pouces, la conscience réflexive, etc. De plus, l'humain partage même plus de quatre-vingt dix-huit pourcent de son ADN avec le chimpanzé. L'Homme est tout aussi naturel que ces animaux. De même, ses créations et transformations « artificielles » sont comparables aux travaux « naturels » des abeilles. L'abeille ne récolte pas le miel tel quel mais le crée grâce à un processus de transformation de la matière première, le pollen. Ce dernier ne sert d'ailleurs pas uniquement à produire du miel mais aussi de la gelée royale et la cire de la ruche elle-même. Pour créer une bougie, l'Homme reprend la cire d'abeille – elle est alors appelée « matière première » par abus de langage – qu'il transforme (au sens littéral) pour lui donner l'apparence voulue en y ajoutant une mèche.

L'Homme, au commencement, faisait corps avec la nature et vivait de ses ressources particulièrement avec la cueillette et la chasse. On peut donc s'interroger sur les racines de la distinction entre l'Homme et nature.

Depuis l'Antiquité, les Hommes se questionnent sur leur lien avec la nature comme en témoignent les écrits de certains philosophes grecs comme Aristote qui a écrit de nombreux ouvrages en rapport avec ce sujet. En effet, une distinction est faite entre les Hommes et la nature. Sur le papier, l'Homme fait partie de la nature mais dans la réalité on peut se demander si lui et la nature ne font vraiment qu'un. L'Homme détruit la nature en voulant évoluer. Plus il évolue, plus son lien avec la nature est affecté. Souvent les humains ont tendance à penser qu'ils sont différents des autres animaux, mais pourquoi ? Premièrement, les Hommes sont des animaux capables de penser de manière abstraite, leurs pensées vont plus loin qu'un instinct de survie, contrairement à la plupart des animaux dont on n'a pas la preuve d'une conscience plus poussée. Ils sont aussi capables de mettre des mots sur leurs pensées et donc de les exprimer en communauté. Mais il existe pourtant des animaux capables de telles choses. Certes, mais l'humain a tout d'abord la capacité de se détacher en partie de son instinct de survie pour suivre son propre chemin, mais aussi de synthétiser des concepts abstraits, donnant ainsi naissance à de nouvelles perspectives d'observation du monde, et donc participant à la création de la philosophie. De plus d'après *Histoire naturelle*, VII, de Pline l'Ancien, ce qui différencie l'Homme du reste des animaux, c'est d'abord le temps très long dû au développement de l'humain par rapport aux autres animaux nouveaux-nés, et donc de la différence physiologique notable entre les hommes et les autres animaux. Et enfin, il ajoute le fait que les animaux ont une solidarité naturelle, qu'ils n'ont pas l'envie de se retourner envers leurs semblables à l'antipode des humains : « homini plurima ex homine sunt mala » (c'est de l'Homme que l'Homme reçoit le plus de maux). La nature des animaux et leur manière de se comporter en société est assez opposée : les animaux ont plus tendance à vivre en communauté solidaire que les Hommes, assez ironique puisque l'Homme est considéré comme un animal essentiellement social.

De plus, la nature a tendance à limiter l'action des Hommes. Par exemple, le phénomène de montées des eaux menace les zones côtières et fragilise les infrastructures créées par l'Homme, ce qui réduit leurs zones de terres agricoles obligeant les populations à se déplacer. Par conséquent, cela entraîne des conséquences économiques et sociales qui restreignent et diminuent les activités humaines montrant bien que la nature est plus puissante et supérieure. La nature devient donc hostile, amenant des perturbations majeures et graves pour cette dernière. La déforestation causée par l'Homme entraîne une baisse de dioxygène et une augmentation de dioxyde de carbone, mettant en péril l'Homme, responsable de ses activités dangereuses, ainsi que la biodiversité. D'après Pline l'Ancien dans *Histoire naturelle*, la nature à elle seule le pouvoir sur la terre : « Le monde, et dans le monde la terre, les nations, les mers notables, les îles, les villes se comportent comme il a été dit » il est donc normal si on en suit ce texte que la nature reprenne le contrôle sur les actions de l'Homme n'allant pas en sa faveur. Nous pouvons aussi remarquer que ce phénomène n'atteint que l'être humain, en effet les animaux quant à eux n'agissent pas à l'encontre de la nature et sont dotés de capacités sensorielles leur permettant d'échapper à ces catastrophes naturelles : par exemples, les éléphants ressentent les vibrations dans le sol afin de pouvoir être averti au vu d'un séisme imminent. Les oiseaux migrateurs eux, modifient leurs routes pour éviter les cyclones ou encore les tsunamis. Nous pouvons donc affirmer que les animaux sont dotés d'instincts naturels pour ne pas que cela leur soit néfaste contrairement à l'Homme qui lui est contraint d'endurer les circonstances

de ses actes car il est le seul responsable de ses malheurs. Néanmoins, nous restons des produits de la nature et occupons une place dans celle-ci.

En premier lieu, l'Homme occupe une grande place au sein de la nature ; on fait intégralement partie de son écosystème tout comme les animaux et les végétaux mais actuellement beaucoup plus de personnes remettent en question l'effet démesuré de nos actions sur la biodiversité notamment à cause de nos activités agricoles et industrielles, notre mode de vie, ce qui est déjà un bon début. Nous nous développons presque partout, empiétant sur les espaces naturels. Les zones caractérisées par la faune et la flore et qui jouent un rôle dans la biodiversité, font face à l'industrialisation, il y a de plus en plus de zones industrielles. En Chine, par exemple, elle a entraîné une perte alarmante de la biodiversité. Nous occupons aussi une grande place dans la nature à cause de la pollution qui dégrade la terre dont nous sommes tous dépendants. Quand on pense aux changements que fait l'Homme au détriment de la nature on pense souvent aux forêts alors que nous endommageons aussi dans les zones maritimes, à cause de la pêche au filet qui met en danger de nombreuses espèces, détruit les habitats marins et génère des déchets polluants. Et les marées noires polluent tout autant, ce sont des déversements volontaires ou accidentelles d'hydrocarbures comme le pétrole dans les zones côtières qui sont ensuite poussés au large par les marées, les courants ou le vent. Toutes ces actions faites par l'Homme sont néfastes à la nature, ce sujet avait été abordé par Ovide dans les *Métamorphoses* (vers 159), « sed itum est in viscera terrae » (mais nous sommes allés dans les entrailles de la terre). D'ailleurs « Viscera terrae » évoque « la terre éventrée » et représente la violence et l'action destructrice des Hommes, qui rappelle ce qui se passe en ce moment avec l'Homme qui endommage la nature. Cette expression est un moyen de mettre en évidence la violence de l'Homme et la manière brutale avec laquelle il traite la nature.

Ainsi, les conséquences des actions humaines sur l'environnement sont variées : pollution, production massive de déchets, modification du terrain et du paysage, disparition progressive des ressources disponibles. Un des exemples les plus parlants est la forêt amazonienne située majoritairement au Pérou en Amérique latine, qui initialement avait une superficie d'environ 6.9 millions de km² (soit environ dix fois la taille de la France), mais, qui depuis 40 ans, a perdu 18 % de sa superficie totale dû à la consommation croissante de viandes, de céréales et de soja, ce qui pousse les entreprises agricoles à rechercher de nouveaux terrains exploitables, augmentant ainsi la cadence de la déforestation la disparition de certaines espèces déjà en voie d'extinction (jaguar ; tapir ; orchidées etc.) et même le déplacement de force de certaines populations obligées de quitter la forêt pour se réfugier autre part. Le poumon du monde n'est pas le seul exemple notable, l'exploitation des sols miniers pour l'extraction des métaux ou du pétrole l'est aussi. Prenons pour exemple les déchets miniers à l'air libre, ceux-ci pourraient libérer des gaz dangereux ou bien polluer l'eau, l'air ainsi que les sols et causer des risques de mouvements comme des glissements de terrain, détruisant ainsi la biodiversité anciennement présente sur le terrain exploité. Ces extractions rendent presque impossible sur plusieurs années la culture des sols, puisque ces manipulations assèchent les sols, augmentant la déforestation par besoin de plus de terrain. Dans *Le mythe des âges* (Hésiode, *Les Travaux et les Jours*), on peut aussi voir que contrairement à l'âge d'or, où la terre donnait aux Hommes sans qu'ils n'aient besoin de travailler, l'âge de fer où ceux-ci souffrent de la culture de la terre à travers la fatigue et les maigres revenus, tandis que la terre souffre des sillons des cultures qui sont comparés à des blessures : « La terre sans contrainte elle aussi, épargnée par le hoyau, ignorant les blessures de la charrue. »

L'humanité a un certain degré de responsabilité par rapport à la nature, il a les capacités de la changer pour le meilleur ou pour le pire. Malheureusement, elle a surtout tendance à exercer une puissance destructrice par rapport à son environnement. L'humain aime aussi montrer sa domination et sa puissance qu'elle soit économique ou autre, en jouant sur celui qui a le dernier mot, quitte à détruire ce qui l'entoure (exemple de la dissuasion atomique, des guerres, etc., qui jouent un rôle majeur dans la modification de certaines régions du globe et sa biodiversité). Même si aujourd'hui, l'humain détruit ce qui l'entoure, il a aussi la capacité de prendre conscience de son influence et de réfléchir à des solutions durables pour mieux préserver la biodiversité dans son ensemble en s'en inspirant. La nature n'est pas quelque chose de figé, mais bien quelque chose qui évolue en contact permanent avec la faune la flore, mais aussi les bâtiments humains qui arrivent parfois à allier naturel et synthétique dans leur apparence, et leurs matériaux.

Malgré tout, nous remarquons que les Hommes s'inspirent grandement de la nature dans les projets qu'ils entreprennent à l'instar des abeilles et qu'ils décident de s'allier avec elle. « Apes, ut aiunt, debemus imitari, quae vagantur et flores ad mel faciendum idoneos carpunt, deinde quidquid attulere disponunt ac per favos digerunt et, ut Vergilius noster ait : liquentia mella stipant et dulci distendunt nectare cellas » (« Nous devons imiter en cela les abeilles, qui, dans leurs excursions, sucent les fleurs propres à faire le miel, et qui ensuite disposent et arrangent en rayons tout le butin qu'elles ont ramassé. À ce propos, Virgile a dit : « Elles distillent un miel pur, et de ce doux nectar remplissent les alvéoles. ») dans les *Lettres à Lucilius* de Sénèque, le philosophe compare le travail des abeilles aux productions intellectuelles humaines ; les deux sont des processus de transformation, qui changent une matière première en quelque chose de mieux. Sénèque nous conseille de les imiter afin d'en tirer profit. Ce texte antique nous démontre que nous étions déjà proches des éléments naturels telles que les abeilles mais que nous devons nous en inspirer davantage afin d'être comme eux, utiliser nos connaissances afin de les perfectionner. Le biomimétisme est un processus d'innovation et d'ingénierie s'inspirant des formes, matières, propriétés et fonctions du vivant, apparaît vers la Préhistoire et se développe plus particulièrement au XV^e siècle avec notamment le peintre Léonard De Vinci qui s'est inspiré de l'anatomie des oiseaux pour ses machines volantes. Les hexagones des ruches ont grandement inspiré l'aéronautique et l'automobile que nous connaissons aujourd'hui. Ces formes solides utilisent peu de matière pour un maximum de solidité et de stockage. Le « Wing Morphing » d'Airbus est un projet aéronautique comportant des ailes et des mouvements inspirés des abeilles. La BMW i3, autre projet mais cette fois-ci automobile, possède des matériaux composites renforcés avec un assemblage qui imite la croissance des rayons de cire. L'intelligence des abeilles pour trouver les chemins les plus courts a permis la création des applications de livraison comme *Deliveroo* qui se basent sur un algorithme qui simule des « abeilles virtuelles » testant des milliers de routes possibles. Dans les *Géorgiques* de Virgile, le travail des abeilles est décrit comme fructueux, valorisant, structuré avec l'idée de partage et qui modifie les matières premières. Aujourd'hui, nous essayons d'être beaucoup plus en harmonie en modifiant les matières premières avec des éléments beaucoup plus écoresponsables comme le coton pour les vêtements, les objets en bois au lieu du plastique ou encore les emballages compostables à base de plantes. Ces innovations permettent par conséquent de réguler les conséquences sur l'environnement et de préserver nos racines et donc, la nature.

En conclusion, la distinction entre l'Homme et la nature est bel et bien artificielle, nulle et non avenue. Tout d'abord, nous avons montré que l'Homme fait partie intégrante de la nature sur tous les plans. Cependant, cette distinction ne date pas d'hier et était déjà à demi-mot soulevée par Aristote. L'Homme apparaît comme différent des autres espèces, notamment à cause de son manque d'instinct et de sa tendance à s'en prendre à ses semblables. Il faut tout de même avoir conscience de son influence démesurée sur la nature avec la pollution et l'industrie. C'est pour cette raison qu'aujourd'hui l'Homme s'inspire davantage de la nature dans ses innovations et essaye de limiter son effet sur l'environnement.

Texte écrit par :

BADJI Elisabeth, JEAN-BAPTISTE Méline, KAMAGATE Mathis, LEROUX Kessy, MÉNON Julia, ROBERT-MARCANO BARRAZA Lirianna, VENTOLINI Elly.

Quod nobis semper dicunt colores...

Sous le manteau vert tendre où murmure la plaine,
Silva ouvre au jour ses bras silencieux ;
Le bleu clair des ruisseaux apaise les cieux,
Quand l'aurore aux doigts de rose éclaire la plaine.

La mousse émeraude dort au flanc de la pierre,
Le vent peint de jade les champs en liberté ;
Tout respire l'accord, la lente éternité,
Où la Terre se pense en paisible lumière.

Mais l'homme avance, vêtu de rouge violence,
Le cœur teint de carmin, brûlant de possession ;
De violence extrême, montrant son obsession.

Dans ses mains, le vermeil devient arme et silence,
Et la nature, en pleurs sous ce feu dévorant,
Verdit encore... malgré le rouge envahissant.

Ἡ τῶν βάθων ὄργη

Le Courroux des Abîmes

Sous l'ombre des grands dieux gronde Poséidon,
Son trident fend les flots et soulève la peur ;
Les marins, tout tremblants, cherchent le ciel meilleur,
Et l'abîme profond engloutit leur maison.

Charybde au noir gosier roule sa vague ronde,
Scylla dresse ses bras pleins de sinistre horreur ;
Les sirènes au loin chantent un cruel labeur,
Et le frêle navire ploie sous la mer profonde.

Ulysse au mât lié brave l'orage cruel,
Quand l'éclair fend le ciel et brise les flots fiers,
Et que le flot vengeur coule son équipage.

Car l'homme au cœur d'orgueil défiant les puissants,
Devient le jouet des dieux sous leurs yeux triomphants,
Puis sombre pour toujours dans l'étreinte des âges...

Texte écrit par :
DRAIDI Zakaria.

Αἱ ὁδοὶ εἰς τὴν φύσιν

Un homme marche sans but précis dans une forêt, aux abords de Rome. L'été est écrasant, presque suffocant. Le soleil, semblable à celui qu'Apollon guidait dans son char selon les poètes antiques, brûle sa peau sans pitié. L'air est immobile, lourd, et chaque pas devient plus difficile que le précédent. Après de longues minutes sous cette chaleur accablante, il finit par s'arrêter au pied d'un grand arbre et s'assoit lourdement, épuisé.

— J'ai tellement chaud ! s'exclame-t-il. Et j'ai tellement faim ! Si seulement quelqu'un pouvait m'entendre... J'aimerais tant un peu d'air frais !

Il essuie la sueur de son front et soupire profondément.

— Il fait vraiment trop chaud !!!

Soudain, une voix grave et calme s'élève, comme portée par le souffle de Zéphyr, ce vent doux chanté par Virgile.

— Et si moi, je te disais que je peux te donner de l'air frais ? Me croirais-tu ? Si tu le souhaites, je peux apaiser ta fatigue et te donner de quoi manger !

L'homme sursaute et regarde autour de lui, affolé. Puis son regard se pose sur l'arbre. Lentement, ses feuilles frémissent, comme animées d'une vie secrète. Une brise légère se lève, rafraîchissante, et plusieurs fruits tombent doucement à ses pieds, semblables aux dons généreux de la Nature célébrée par Lucrèce.

— C'est incroyable ! s'écrie l'homme. Je me sens tellement mieux d'un seul coup ! J'ai moins chaud... et je peux enfin manger !

Il se relève, encore tremblant, et fixe l'arbre avec stupeur.

— Suis-je fou ?! Est-ce possible ? Suis-je réellement en train de parler à un arbre ?!

— Non, répond l'arbre d'une voix paisible. Tu n'es pas fou. Tu me parles réellement. Les Anciens le savaient déjà. Ovide racontait que les hommes et les arbres pouvaient autrefois se transformer les uns les autres, et Virgile voyait dans la forêt un refuge sacré. Quant à Ésope et Phèdre, ils ont donné la parole aux animaux et aux plantes pour rappeler aux hommes leurs propres défauts. Les fables ne sont pas de simples histoires : elles portent une sagesse que vous avez oubliée.

L'homme reste silencieux. Il baisse les yeux, pensif, puis observe autour de lui la forêt qui l'a protégé et nourri.

— Peut-être avons-nous oublié..., murmure-t-il. Nous prenons sans remercier, nous exploitons sans mesure, convaincus d'être supérieurs à tout ce qui nous entoure.

L'arbre laissa frémir ses feuilles, comme un long soupir.

— Lucrèce l'écrivait déjà : la nature suit ses lois, répondit-il. Mais l'homme, par orgueil – cette hybris que dénonçaient les auteurs antiques – a voulu se croire maître du monde. La nature donne à celui qui la respecte, mais se détourne de celui qui veut la dominer.

L'homme s'inclina devant l'arbre, comme on l'aurait fait devant un ancien philosophe ou un sage stoïcien.

— Merci..., dit-il simplement. Je tâcherai de me souvenir des leçons des Anciens.

Il reprit alors son chemin, le pas plus léger et l'esprit éveillé. Derrière lui, la forêt retrouva son silence, immobile et patiente, mémoire des erreurs passées, miroir de l'espoir fragile des hommes...

Texte écrit par :

MANSARD-AUXILIEN Meel'Yssia et PERTHUIS Julia

De canis laudatione

Amis ou ennemis
Odi et amo
Honi et chéri
Alter ou ego ?

Le chien fidèle suit l'homme bien
Vite il apprend ce qu'on lui dit ;
Mais dans un âge très ancien,
On craignait son regard, sa vie.

Le voilà soumis, tout dominé
Le maître toujours est l'humain
Sous l'autorité, il est lié
Loyal est le chien, soir, matin

Hier il n'était rien, affamé
L'animal qui souvent se plaint
L'animal seul, abandonné
Celui qui meurt et tombe en vain

Amis ou ennemis
Odi et amo
Honi et chéri
Alter ou ego ?

COLLOQUIUM SECRETUM INTER DUAS MULIERES NOBILES
DE MUNDO ANTIQUO BREVI EVADENTES ...

Dialogue entre la Dame d'Auxerre et la Cloche d'Idole

DAME D'AUXERRE : Cloche d'Idole, arrête de gigoter ! Tu vas finir par tomber de ton socle.

CLOCHE D'IDOLE : Impossible ! Mes jambes articulées sont certifiées « Antiquité grecque ». Toi, par contre, on dirait un poteau décoré.

DAME D'AUXERRE : Pardon ? Ce « poteau » a une coiffure parfaite depuis 2 700 ans à peu près.

CLOCHE D'IDOLE : C'est vrai. Moi, en revanche, avec ma forme de cloche, on me confond parfois avec un objet de cuisine.

DAME D'AUXERRE : Au moins, toi, tu peux bouger ! Regarde-moi : si je penche d'un millimètre, c'est la catastrophe archéologique !

CLOCHE D'IDOLE : Avoue que tu aimerais essayer mes jambes.

DAME D'AUXERRE : Juste cinq minutes, pour aller me dégourdir le calcaire.

CLOCHE D'IDOLE : Marché conclu ! Mais attention : on marche lentement, très lentement, nous sommes antiques quand même !

DAME D'AUXERRE : Parfait. Et après, retournons poser au musée comme si de rien n'était !

Cloche d'Idole, arrête donc, de gigoter !

Tu vas finir par tomber du socle, poupée !

Impossible ! Mes jambes articulées « Grecques »

Sont bien certifiées label « Antiquité ».

Toi, par contre, on dirait un poteau décoré !

Mais pardon ? Ce « poteau » a une coiffure !

C'est vrai, je le concède, et pourtant pour ma part,

Ma forme fait qu'on me prend pour un ustensile !

Ἐν τῷ τῶν ἀβύσσων κυανῷ

Dans le bleu des abysses

Dans le bleu des abysses dort un monde profond
Où le corail s'embrase en palais de silence ;
Les poissons, éclats vifs, y dessinent leur onde
Libre et pure, à l'abri du fer et de la lance

Sur Terre Vie étend son fragile éventail
Forêts au vert secret, montagnes vers le ciel,
La plaine offre ses fruits, le vent parle au bétail
Et l'aube y peint l'espoir d'un feu toujours fidèle.

L'homme, ému, dit aimer la fragile nature...
Il brise sa beauté, l'enferme entre ses mains ;
Son cœur rêve d'accords, sa raison les capture.

La Nature en retour voit l'homme et ses desseins
Elle craint son regard, sa faim, son dur pouvoir
Et se ferme à l'accord blessé fuyant le soir.

Texte écrit par :
DRAIDI Ismaël, STOL Milovan.

Notre lycée a été construit en 1968 dans un quartier très vert, et c'est d'une visite du grand écrivain Voltaire au château de la Source, qui surplombe le parc floral, qu'est venu son nom. Les stations de Tram de la Source sont ornées de citations de Voltaire, telle que la célèbre dernière phrase de son conte philosophique *Candide*, « Il faut cultiver notre jardin ».

Pour tenter de répondre à la question posée cette année par le prix Malissard sur l'homme et la nature, « **L'homme et la nature : une conciliation impossible ?** », nous, latinistes et hellénistes de Terminale, avons donc suivi le conseil de Voltaire, et nous sommes allés interroger la nature.

Pour cela, nous avons cherché dans notre lycée des plantes et arbres associés à des mythes, et en avons identifié seize grâce au livre de Laure de Chantal intitulé *Le jardin des dieux : une histoire des plantes à travers la mythologie*, et publié en 2015 ; nous les avons ensuite rencontrées et interrogées sur le sujet du prix Malissard.

Voici en exclusivité ce qu'elles nous ont répondu :

— Bonjour chères et chers élèves, et merci de vous intéresser à nous et de nous demander notre avis ! Rien d'étonnant après tout, car nous, les plantes, nous sommes très appréciées par le genre humain, et nous nous entendons parfaitement bien avec lui ! Pour ma part, je suis le ROMARIN, la rose des mers, et j'habite sur les coteaux méditerranéens, dotés de la beauté des dieux. Aphrodite, à peine née de l'écume de la mer, a d'ailleurs posé le pied sur une rive que j'occupais et m'a donné son parfum. Sachez que je suis toujours vert et que les Romains, comme vous je l'espère, aimaient m'employer en cuisine, mais aussi pour remplacer l'encens dans les cultes aux Lares, qui selon Ovide sont les nombreux enfants du dieu Mercure et de la nymphe Lara ; je parfumais donc les maisons romaines tout comme les jardins provençaux. Je suis le lien entre les hommes et les dieux, et tout le monde m'aime...

— Pas autant que moi, la ROSE ! Je suis la plus belle et la plus parfumée des fleurs, et je suis moi aussi associée à Aphrodite, car c'est avec l'huile de rose qu'elle préserve le corps d'Hector de la corruption dans l'*Illiade*. Aphrodite ! Rendez-vous compte ! Mais je suis aussi associée à l'Aurore, qu'on surnomme la déesse aux doigts de rose. Homère raconte que sa lueur douce aide les héros à retourner au combat chaque matin. Je suis donc le symbole du héros glorifié, mais aussi un symbole d'amour et d'ivresse, car je décore les tables des banquets latins et les vers des poètes. Et puis, l'un des premiers mots appris par vous, qui avez été des latinistes débutants, n'est-il pas *rosa* ?

— Heu... Tout n'est pas si rose, si j'ose ce mauvais jeu de mots ! A l'inverse, on me considère comme un parasite, et pour autant, moi, le GUI, je suis plus important que d'autres plantes qui poussent avec des racines dans le sol. Je suis bien obligé de me débrouiller seul, alors oui, je m'aide d'autres plantes pour vivre ; mais à mon tour j'ai aidé un homme très grand, très très grand, l'ancêtre des créateurs de la ville à laquelle tous les chemins mènent : j'ai permis à Énée de descendre aux Enfers pour connaître son avenir et celui de Rome. Selon Virgile, aidé par deux colombes, il a trouvé le rameau d'or que je suis et est parvenu à apaiser Charon et à traverser le Styx grâce à moi. Quant aux peuples autochtones comme les Gaulois, ils m'utilisaient aussi beaucoup !

— Taisez-vous, misérables petites plantes ! Pour nous, les arbres, le genre humain éprouve plus que de l'amour, il éprouve du respect et de l'admiration, et nous vivons en parfaite harmonie ! Mais laissez-moi me présenter : je suis le CHÊNE, et d'après les dires d'Hésiode, je suis le symbole de la force et de la sagesse de Zeus. Dans la forêt de Dodone, c'est dans le bruissement de mes feuilles

que l'oracle décryptait les messages du roi des dieux ; celui-ci transforma aussi Philémon en chêne afin de le remercier de sa piété. Enfin c'est aux branches d'un chêne que les Argonautes ont trouvé, pendue, la Toison d'or, après avoir navigué sur leur fier vaisseau, l'Argo, que j'ai servi à construire, et qui ne pouvait donc pas couler.

— Ne te vante pas trop, parce que moi aussi, le PLATANE, je suis un arbre, et je suis associé à Zeus, mais pas seulement ! Si, sous forme de taureau, il s'est uni à Europe sous mon feuillage, et si tous les amoureux se partagent mes feuilles depuis, je sers aussi de lieu de rendez-vous aux grands hommes, comme Hippocrate, qui donnait ses consultations sous un platane, ou Socrate, à en croire Platon, évidemment... Mais ce n'est pas tout ! Je suis aussi associé à Gaïa car ma feuille en forme de main est la manifestation de la présence divine. Je suis un symbole de régénération car mon écorce se renouvelle, par plaques, comme la peau du serpent.

— Il ne faudrait pas m'oublier, je suis un arbre moi aussi ! Je suis le CERISIER, et d'après Pline l'Ancien, c'est le général et gastronome Lucullus qui m'a ramené d'Asie mineure après les guerres contre Mithridate VI. Passionné de philosophie et de nature, ce militaire a choisi, lorsqu'il longeait la ville de Cerasus, de n'épargner qu'un cerisier, moi, pour ses jardins de Rome. Mon fruit est très apprécié et recommandé par les grands chefs cuisiniers. Vous voulez goûter ?

— Arrêtez de vous disputer, c'est indécent ! Pour vous tous, c'est facile, on vous aime ou on vous respecte, et on ne vous trouve aucun défaut... Mais nous, nous sommes plus complexes que vous... En effet, moi aussi je suis un arbre, l'ÉRABLE, et j'ai été bien utile aux Grecs ! Selon Homère dans *L'Iliade*, ils m'ont utilisé pour construire le cheval de Troie, avec du bois provenant d'une forêt d'érables de Cappadoce, consacrée au dieu Apollon. Mes feuilles changent de couleurs, passant du rouge au vert, et Ulysse m'a observé avant d'avoir l'idée de se servir de ce bois pour façonner son célèbre cheval. Et en le faisant entrer dans leur ville, les Troyens avaient peur de fâcher Apollon : c'était le cas ! Pour eux, j'ai donc été la cause de la destruction et de la mort... Utile aux uns, destructeur pour les autres... C'est bien compliqué !

— C'est tout aussi complexe pour moi, le FIGUIER : je suis un fruit abondant au goût sensuel, associé au plaisir, à la gourmandise, et à Dionysos pour l'extase, ce n'est pas rien ! Mais, et c'est moins glorieux sans doute, je suis aussi proche d'Hermès, le dieu des voleurs, parce que lorsqu'on me suspend à une porte, c'est une invitation au vol. D'ailleurs, saviez-vous que le mot « sycophante », vient de σῦκον, « figue », et de φαίνω, « découvrir », et signifie littéralement « celui qui révèle les figues » pour désigner à Athènes un délateur ? Plutarque explique d'ailleurs que ces délateurs s'en prenaient aux exportateurs de figues hors de l'Attique, l'exportation étant alors illégale. S'ils mentaient, ils perdaient leurs droits civiques et donc quittaient la cité, vous imaginez ?

— C'est un peu la même chose pour moi, le LIERRE, car je suis associé aux Bacchantes et comparé à des serpents métamorphosés par Nonnos de Panopolis, puisque je m'enroule autour des arbres, en les étouffant presque. Je peux me montrer particulièrement envahissant, au détriment d'autres espèces. Et puis surtout, lors d'une fête, le dieu Lierre, Kissas, a dansé sans s'arrêter mais n'a pas ressenti la fatigue et a fini par mourir d'épuisement... Mais je peux aussi être bénéfique : Plutarque raconte que les prêtres de Zeus ont eu des pouvoirs prophétiques après avoir touché mes feuilles, et je peux rendre les femmes stériles momentanément, ce qui fait de moi un symbole de plaisir... sans conséquence.

— De mon côté, je suis le RHODODENDRON, et Valerius Flaccus a surnommé la Colchide, où Jason est venu chercher la Toison d'or, le « pays des rhododendrons ». En effet, le miel produit grâce à moi y est abondant, mais il rend fou ! Médée, nièce de la magicienne Circé et grande connaisseuse des vertus des plantes, s'est d'ailleurs souvent servi de moi... L'historien Xénophon raconte aussi que des hommes sont allés dans un village pour se reposer et ont mangé des gâteaux faits à partir de mon miel. Après en avoir mangé, ils sont tombés malades, ont été pris de folie, d'hallucinations et ont eu des visions. Cela a duré quatre jours pour les plus gourmands ; les troupes de Pompée ont vécu une expérience similaire.

— D'accord, tout le monde ne vous aime pas, et vous avez parfois un rôle un peu trouble... Mais c'est toujours mieux que nous, qui sommes liés à des destins tragiques ! Pour ma part, moi, le MÛRIER, j'ai été, selon Ovide, le lieu de rendez-vous de deux amoureux, Pyrame et Thisbé, qui cherchaient à s'enfuir car leurs parents refusaient leur union. Cependant,

Thisbé, arrivée la première au rendez-vous, a croisé une lionne qui lui a arraché son voile, le tâchant de sang. La preuve qu'il ne faut pas toujours être si ponctuelle ! Lorsque Pyrame est arrivé, il a trouvé le voile ensanglanté de sa bien-aimée et s'est suicidé, pensant que Thisbé était morte. En revenant, Thisbé a alors fait de même. Ainsi, moi, dont les fruits étaient blancs, je suis devenu rouge du sang des deux amoureux, et je rappelle à tous leur fin tragique et honore leur dévouement l'un envers l'autre qui causa leur perte. Une si belle histoire pour une fin si malheureuse, c'est affreux, non ?

— Toi, tu as pu ensuite passer à autre chose, et oublier un peu cet épisode. De mon côté, moi, le PIN, si je sers pour le flambeau des noces chez Virgile, et si je peux même faire une couronne aux faunes, selon Ovide, je suis surtout lié au destin d'Atys, abandonné par sa mère Cybèle. Cette dernière tombe plus tard folle amoureuse de son propre fils, déjà amoureux d'une naïade. Comme Cybèle le rend fou, il s'émascule et est transformé en moi. Si je suis toujours vert, c'est parce que Zeus aurait essayé de ressusciter Atys sur l'ordre de Cybèle. C'est déjà bien tragique ; mais le pire dans tout cela, c'est qu'à Rome, il y a une cérémonie annuelle de dix jours pour la protection de Rome pendant laquelle des hommes s'émasculent (ils sont fous ces Romains !) et des pins représentant Atys sont sacrifiés au sanctuaire de Cybèle, en l'honneur du sinistre destin d'Atys ! Je suis vraiment le plus malheureux de vous tous...

— Au moins, toi, tu subis ce destin, et n'y es pour rien. Moi aussi, le CYPRÈS, je suis associé à un jeune homme qui m'a donné son nom, Cyparissus. Ovide, un homme qui comme moi a vécu des choses terribles, comme la mort de la République romaine, l'instauration de l'empire par Octave et l'exil, m'évoque comme un descendant de la tristesse de ce jeune homme qui a lui-même provoqué son malheur : pauvre de moi ! Cyparissus était très beau mais son cœur était fou amoureux d'un majestueux cerf qu'il blessa avec son javelot. Il a alors imploré les dieux de le laisser mourir ; Apollon, qui en était amoureux, l'a transformé en moi, le cyprès, et je suis donc l'arbre du deuil. Je peux atteindre jusqu'à trente mètres de haut et tout le monde me voit de loin et se souvient de ses morts... Joyeux, non ?

— Allez, ne soyez pas si négatifs... Nous aussi nous sommes liées à un destin tragique, mais pour sauver, protéger, ou conserver la mémoire !

En effet, moi, la MENTHE, je suis née aux Enfers, et pourtant... Strabon raconte que j'étais autrefois une très belle jeune femme, nommée Menthé ; Hadès m'aimait, nous étions heureux, mais il m'a quittée, le cruel, pour cette petite peste de Perséphone. Je l'ai très mal pris, et je n'ai pas hésité à me moquer de ses larmes de bébé qui appelait à l'aide sa mère Déméter. Pour se venger, folle de rage, elle m'a piétinée, comme elle l'aurait fait d'une vulgaire poupée. Heureusement mon cher Hadès m'a transformée en menthe odorante pour conserver le souvenir de la belle nymphe que j'étais, et qu'il aimait encore au fond de lui-même, j'en suis sûre...

— C'est un peu la même chose pour moi, le LAURIER : Ovide raconte que la belle nymphe Daphné était poursuivie par le dieu Apollon dans les bois sombres de Thessalie et essayait de lui échapper. A bout de souffle, elle a prié les dieux de la sauver, et elle s'est transformée en une plante altière et élancée qui accepte de se laisser admirer sans jamais se faire toucher, d'où mes feuilles toxiques, à moi, le laurier. Et pour garder cette pauvre Daphné près de lui, Apollon m'utilise pour les couronnes des vainqueurs, et j'ai par exemple eu la chance d'ornier la tête de César !

— Et pour moi, c'est encore plus beau, et ce n'est pas vraiment tragique ! Je suis le TILLEUL, et chez Ovide je suis associé au mythe de Philémon et Baucis, un vieux couple d'amoureux qui vivaient à l'écart du monde. Zeus et Hermès, déguisés en voyageurs, cherchaient l'hospitalité près de là où vivait le couple, qui fut d'ailleurs le seul à les accueillir. Les dieux leur offrirent alors un vœu, et nos amoureux choisirent de ne pas être séparés par la mort. N'est-ce pas l'une des plus belles preuves d'amour ? Quand leur heure fut venue, les dieux les transformèrent ainsi en arbres, Baucis en moi et Philémon en chêne, dont les troncs s'entremêlent encore pour rappeler leur amour fidèle et éternel.

C'est sur cette belle histoire d'amour éternel que nous avons quitté les plantes... Comme vous le voyez, elles ont donc répondu à notre question en fonction de leur histoire et de leur relation avec les hommes et les femmes de leur époque : certaines fleurs ou arbres se sont prêtés sans

retenue à l'éloge de leurs atouts prisés par les humains ; d'autres ont opté pour une prudente nuance et nous ont fait part de leurs qualités plus ou moins bénéfiques ; enfin les dernières, malgré leur tristesse d'être nées à la suite de la mort d'un humain, ont compris en discutant ensemble qu'elles conservaient la mémoire de leur histoire.

Pour nous, c'est une mine de réponses à la question du prix Malissard, et cela nous a permis de comprendre que seule la fréquentation assidue de ces plantes nous permettrait de mieux les comprendre. C'est pourquoi nous avons pour projet de nous associer avec les éco-délégués pour créer un parcours autour des plantes mythologiques du lycée.

Pour résumer, *Hortus noster colendus est* ou ὁ ἡμέτερος κήπος θεραπευτέος ἐστί.

Texte écrit par :

ATHIE Amadou, BEAUJARD Jersey, FONTENIER Thomas, GARNIER Julie, RAPINE Gabrielle, SKRZYNSKI Lucie, TOUCHARD Lou-Ann, VERGNE Timothée.